

Berger d'abeilles, Xavier Rénnotte est passionné d'apiculture depuis l'enfance. Créateur de la société « Nectar & Co », il emmène ses abeilles mellifères butiner dans des lieux insolites, souvent au cœur de la ville. Le « Miel de Bruxelles » qu'elles produisent a un goût floral prononcé.



L'autre reine de Belgique

La Belgique, à l'instar de la France, porte un œil attentif au sort de « ses » abeilles. Car si, ici aussi, elles connaissent un regain d'intérêt auprès du public, leur sort est menacé par différents fléaux, dont la main humaine n'est pas toujours éloignée... Nous sommes allés à la rencontre de ces autres reines qui peuplent le royaume de Belgique. TEXTE ALIÉNOR DEBROCC • PHOTOS XAVIER HARCO



“ Nous sommes des bergers d'abeilles, nous les emmenons là où elles pourront butiner en fonction de la floraison des espèces, comme la transhumance du bétail en montagne. »

Xavier Rennotte, du nectar à l'hydromel

Amoureux des abeilles depuis l'enfance, Xavier Rennotte dirige « Nectar & Co », une coopérative créée il y a cinq ans et dont les membres sont répartis dans toute l'Europe : « Nous nous engageons à respecter une charte stricte qui garantit un traitement qualitatif des abeilles et une production biologique », explique ce Namurois de 34 ans. « Nectar & Co » propose donc du miel de qualité, qu'il transforme aussi en différents produits (hydromel, bonbons à l'ancienne, vinaigre, gelée, etc.). Revenant au système féodal, Xavier installe également des ruches sur les toits d'entreprises bruxelloises (Rob, Sofitel, L'Air du temps) ou chez des particuliers : « Nous nous occupons des ruches et l'entreprise peut ainsi vendre son propre miel. » Le travail s'organise en fonction des abeilles, avec une période très dense d'avril à septembre : « Mais il y a aussi tout le plaisir de passer des journées de beau temps sur les toits de Bruxelles », sourit-il. Xavier fait également voyager ses ruches,

parfois deux fois sur la saison. Il assure que les abeilles ne sont pas perturbées par le transport, organisé soigneusement en début ou fin de journée, quand toute la colonie est rentrée : « Nous sommes des bergers d'abeilles, nous les emmenons là où elles pourront butiner en fonction de la floraison des espèces, comme la transhumance du bétail en montagne. » En Belgique, la production de miel est toujours issue d'un mélange de plusieurs nectars et pollens : c'est du « toutes fleurs », avec parfois une dominance, mais dans d'autres zones d'Europe, on peut récolter du miel de bergamote, de saïfoin, de lavande et bien d'autres encore. *Miels belges (« Miel de Bruxelles », de campagne et de forêt) en vente au Vatel (27 place Jourdan à Etterbeek). Miels monofloraux bios en vente via le site : nectar-co.com et dans de nombreux points de vente (notamment Le Magasin à Ixelles, Namasth à Schaerbeek, Natural Corner à Bruxelles Ville, Manuka à Saint-Gilles, Séquoia à Uccle).*



Insecte pollinisateur, l'abeille est, ces dernières années, grandement menacée par différents problèmes écologiques et environnementaux, et ce, partout dans le monde. Qu'en est-il en Belgique ? Aussi bien en Wallonie avec le Plan Maya qu'à Bruxelles avec les « Contrats d'objectifs Nature et Biodiversité », les pouvoirs publics ont pris conscience de l'importance des abeilles et mis en place des actions pour les aider : « il y a dix ans, aucune coordination des ruchers installés en région bruxelloise n'existait » explique Jérôme Durieux, coordinateur de la cellule « Stratégie Abeilles et Pollinisateurs » de l'IBGE (Institut Bruxellois pour la Gestion de l'Environnement). Aujourd'hui, la conscience des problèmes de pollinisation et de biodiversité est bien plus aiguë : « nous avons l'objectivité des rapports scientifiques pour prouver que les problèmes sont bien là », affirme-t-il. Mais quel intérêt avons-nous donc à protéger les abeilles et en quoi leur sort peut-il impacter le nôtre ?

Abeilles mellifères, abeilles solitaires

Différentes espèces d'abeilles peuplent la Belgique : la plus connue est « *apis mellifica* », dont la caractéristique est d'être sociale, c'est-à-dire organisée en colonie. C'est l'abeille utilisée par les apiculteurs pour récolter le miel (d'où son surnom de « domestique »). Parmi



ces abeilles mellifères coexistent l'abeille noire (notre espèce locale) et la Buckfast, la plus connue, issue des croisements du frère Adam, moine bénédictin qui a consacré ses recherches à créer cette « super abeille » au début du XX^e siècle : « ce n'est pas une abeille génétiquement modifiée ni un monstre, seulement le résultat de croisements visant le maximum de récolte en un minimum de travail », explique Jérôme Durieux. Les apiculteurs préféreraient travailler avec la Buckfast pour des raisons de sécurité car la noire est plus défensive, « ce qui n'est pas grave en campagne mais peut poser problème en zones urbaines, plus densément peuplées », ajoute Jérôme Durieux. Ce choix ne fait cependant pas l'unanimité : ainsi, le

réseau baptisé « Apiculture naturelle » défend l'abeille noire, tout comme l'association « Mellifica ». À l'Aquascope de Virelles, près de Namur, il existe même un conservatoire de l'abeille noire, qui a pour objectif de tenter de préserver l'espèce des croisements génétiques qui surviennent inévitablement.

Si l'abeille mellifère est bien connue du grand public, l'abeille sauvage l'est beaucoup moins : 380 espèces différentes peuplent pourtant la Belgique ; pas moins de 2.000 en France et 20.000 dans le monde entier (par comparaison, il n'y aurait « que » 60 à 80 espèces



Pour pouvoir la repérer et la suivre, les apiculteurs marquent la reine d'une tache de couleur.



POUR UNE APICULTURE NATURELLE

C'est en février dernier que Christophe Dutrannois et Fabrice de Bellefroid ont lancé leur projet de « Réseau Maillage Abeilles & Pollinisateurs » (RMAP), qui prône une apiculture dite « naturelle » et des actions concrètes en vue du maintien de la biodiversité, dans un but de développement durable. La philosophie du projet se base sur l'ouvrage publié l'an dernier par Fabrice de Bellefroid, *2 ou 3 ruches dans mon jardin* (éd. Nature & Progrès). À moyen terme, ces deux amoureux des abeilles se sont fixé comme objectif de former une centaine d'apiculteurs respectueux de l'environnement, de créer un maillage d'une trentaine de petits ruchers en Wallonie et à Bruxelles et de mener des actions de sensibilisation auprès des jeunes. Site : apiculture-naturelle.be.

d'oiseaux à Bruxelles). La grande majorité de ces abeilles vit de façon solitaire : chacune crée son propre nid, y passe plusieurs mois, sort pour se reproduire et pondre une dizaine d'œufs, crée des réserves de nourriture pour sa progéniture puis meurt.

Quel est donc l'intérêt de cette diversité d'espèces pour l'homme et la nature ? Toutes les abeilles n'ont pas le même gabarit ni la même longueur de langue, donc toutes ne récoltent pas le pollen et le nectar des mêmes fleurs : « La fleur est l'organe sexuel du monde végétal, elle a besoin des insectes pour se reproduire », explique Jérôme Durieux. « L'abeille mellifère est la plus généraliste en termes de pollinisation : elle calcule le trajet le plus rentable entre la fleur et la ruche. L'objectif est de produire assez de miel pour assurer la survie de la colonie au cours de l'hiver. Mais les abeilles sauvages sont tout aussi nécessaires pour polliniser certains types de végétaux, de plantes spécifiques. »

Il est donc essentiel d'assurer la protection de toutes les abeilles, insiste Myriam Lefebvre, chercheuse en ce domaine depuis de nombreuses années. Et pour ceux qui craindraient les piqûres, rappelons que seulement 0,02 % de la population est réellement allergique : « L'abeille n'est pas agressive mais défensive : elle ne cherche qu'à défendre la colonie si celle-ci est menacée », explique Jérôme Durieux. En outre, contrairement à la guêpe, quand l'abeille pique, elle meurt : c'est donc très rare. Une abeille qui butine est très douce. Les abeilles sauvages quant à elles ne piquent jamais, et les bourdons très rarement.



Si l'activité apicole nécessite certaines précautions d'usage, comme le port d'une combinaison spécifique, les abeilles n'en sont pas moins des créatures douces à côtoyer, ne piquant qu'en de rares occasions, lorsqu'elles se sentent menacées. Enfumer la ruche avant une intervention permet ainsi à l'apiculteur de prévenir la colonie que le calme va être perturbé et de récolter le miel (stocké dans les alvéoles de cire) sans danger.

Enjeux multiples

Qui dit abeille dit certes miel, mais le véritable enjeu de leur bonne santé est le maintien de la biodiversité grâce à leur action pollinisatrice : « Faire du miel c'est avoir une production agricole, produire des denrées alimentaires, ça ne veut pas dire défendre les abeilles » explique Jérôme Durieux. « La biodiversité est une question bien plus large que réfléchir seulement à ce que l'on mange. Tous les maillons de la chaîne alimentaire sont importants. » Au cœur de cette chaîne, toutes les abeilles ont leur rôle à jouer, pas seulement les abeilles mellifères : la pollinisation des plantes rares par les abeilles sauvages est en effet tout aussi essentielle, même si leur miel ne peut pas être récolté ni consommé.

Depuis la fin des années 1990, la France comme la Belgique connaissent un nombre alarmant de mortalité de colonies d'abeilles. Ces dépérissements de ruchers sont signalés par les apiculteurs mais leurs causes ne sont pas connues, et les symptômes ne correspondent à aucune pathologie classique de l'abeille : ils semblent traduire un problème environnemental. Pour Xavier Rennotte, apiculteur belge créateur de la coopérative « Nectar & Co », « le seul problème de l'abeille, c'est nous, les humains ! » L'apparition de ce phénomène de mortalité a en effet coïncidé avec l'utilisation de nouveaux produits pour traiter le maïs et les arbres fruitiers : « Il existe des causes multifactorielles à la mortalité des abeilles, et la situation a nettement empiré ces dix dernières années » affirme Myriam Lefebvre, qui a fait partie de la première équipe belge ayant enquêté sur le sujet au

début des années 2000. « Les produits phytosanitaires mis en cause à l'époque sont toujours autorisés aujourd'hui et d'autres pesticides sont venus s'y ajouter. Or, une fois que les sols sont contaminés, ils le sont pour plusieurs années, et cela touche les nappes phréatiques. C'est donc un problème environnemental global : c'est tout notre environnement qui est contaminé, pas juste un type de plante ou de culture » ajoute-t-elle.

À cela s'ajoute le varroa, minuscule acarien qui vit sur le dos des abeilles, « comme si vous aviez un lapin accroché à vous en permanence », explique Xavier Rennotte. Venu d'Asie du Sud-Est, le varroa affaiblit les abeilles et facilite l'intrusion des virus dans la ruche. Présent en grande quantité, il peut entraîner la mort d'une colonie en deux ou trois ans. Or il n'existe pas de produit « miracle » pour guérir les ruchers de la varroase : la plupart des produits sont nocifs pour l'abeille et les traitements naturels (à base d'huiles essentielles et d'acide formique) demandent de la rigueur.

« Les traitements apportés par les apiculteurs font que l'abeille n'a pas eu la possibilité de lutter elle-même contre la varroase, et les produits appliqués pour traiter les ruchers sont parfois pires ! », explique Jérôme Durieux. À ces causes de mortalité s'ajoute encore le problème des saisons qui se décalent : « L'an dernier, tout a fleuri au printemps, puis de nombreuses abeilles sont mortes de faim l'été », alerte Myriam Lefebvre. Parallèlement à cette disparition en masse, un phénomène de « greenwashing » important a poussé de nombreuses personnes à s'intéresser aux abeilles, bien que leur



“ En 2006, une formation en sciences cognitives sera le point de départ d’une réflexion ininterrompue sur la conscience animale. »

Myriam Lefebvre et ses portraits d'abeilles

Chercheuse multidisciplinaire, apicultrice et apicultrice, animée par un intérêt marqué pour la protection de l’environnement, Myriam Lefebvre a étudié les communications sociales, la biologie, la zoologie et la santé publique. L’étude du comportement de l’abeille mellifère l’a emmenée en Australie dans le cadre d’un doctorat. En 2006, une formation en sciences cognitives sera le point de départ d’une réflexion ininterrompue sur la conscience animale, modifiant son regard sur le monde. Ce changement sera à l’origine de la découverte de comportements inédits chez l’abeille mellifère et d’un projet macrophotographique, « Portraits d’abeilles », exposé à Tour & Taxis en mars dernier.

engouement puisse être dangereux, note Jérôme Durieux : « Il faut éviter de distordre les messages scientifiques en les vulgarisant à outrance. » Ainsi, on a déclaré un peu partout que le miel était meilleur en ville en faisant un amalgame entre sa qualité et le taux de mortalité des abeilles : « Une étude menée en 2004 sur la qualité de l’air à Bruxelles a indiqué que l’abeille pouvait être un bon bio-indicateur de la quantité de plomb dans l’atmosphère et que le miel produit était bien en-deçà des normes autorisées pour les résidus de métaux lourds. »

380 espèces sauvages

« Mais cela ne vaut pas dire que le miel est meilleur en ville qu’à la campagne ! » précise Jérôme Durieux. Tout dépend de l’environnement immédiat du rucher, puisqu’une abeille butine dans un rayon d’un à trois kilomètres. En campagne, tout dépend donc si la ruche est placée à proximité d’une zone de haute culture ou près d’une vaste forêt, par exemple.

Cet intérêt nouveau pour les abeilles motive également de nombreux particuliers à se lancer dans l’apiculture, souvent même en ville. Le nombre de formations possibles et de visites de ruchers en témoigne. Mais cette apiculture amatrice ne risque-t-elle pas de générer une concurrence entre ruchers au détriment des abeilles, qui n’auront peut-être plus assez de fleurs pour se nourrir ? « Nous n’avons pas de données pour le savoir à l’heure actuelle, des études sont en cours pour pouvoir le dire » explique Jérôme Durieux.

En Belgique, la limite entre apiculture professionnelle et amatrice est de toute façon très mince : « Chez nous, les seuls vrais professionnels sont les producteurs de reines, pas les apiculteurs. Sur les 8.000 apiculteurs belges, la plupart possèdent au maximum 15 ruches. Rares sont ceux qui sont de réels professionnels avec 200 ruches ! » La raison ? L’ensoleillement de notre pays, insuffisant pour permettre de vivre de sa production de miel. Les plus gros apiculteurs ont aussi d’autres activités, le plus souvent agricoles. C’est donc une activité de hobby pour la grande majorité.

Même animé des meilleures intentions du monde, il faut éviter de débiter dans l’apiculture sans connaissances et d’improviser un rucher, surtout en milieu urbain. Faire appel à l’expertise d’un professionnel avant de se lancer s’avère utile pour ne pas faire n’importe quoi, même en essayant de bonne foi de préserver la

biodiversité. Les questions de pollinisation et de biodiversité sont en effet complexes : « Il ne faut surtout pas dire aux gens de mettre une ruche dans leur jardin pour sauver la biodiversité », met en garde Jérôme Durieux. « La production de miel ne s’improvise pas, surtout en ville, et ceux qui affirment qu’une ruche vaut 700 hectares de biodiversité disent n’importe quoi. Il y a de nombreuses variables à prendre en compte. » À ses yeux, s’il y a trop d’abeilles mellifères, les 380 espèces sauvages présentes en Belgique risquent d’être mises en concurrence. Or, on l’a vu, elles sont tout aussi importantes pour la préservation de la biodiversité que les autres. Il en va de même pour les bourdons, qui vivent aussi en colonie.

Et les abeilles en ville ?

Myriam Lefebvre n’est quant à elle pas vraiment préoccupée par le nombre de personnes qui s’intéressent à l’apiculture : si les formations ont bel et bien explosé depuis dix ans, cela ne veut pas dire que tous les participants vont s’y mettre du jour au lendemain, et rares sont ceux qui tiendront le coup dans la durée, affirme-t-elle. Pour les personnes désireuses de s’y mettre sérieusement, la SRABE organise une formation de deux ans qui débouche sur un brevet d’aptitude délivré par la COCOF. Il y a bien sûr toujours des apiculteurs chevronnés ayant appris le métier sur le tas, de génération en génération... Sont-elles réellement faites pour butiner en toute quiétude dans les parcs et les jardins bruxellois ? Pour ceux



Concept original, Bee Car est un rucher qui abrite cinq colonies d'abeilles dans des « cabanes » colorées. L'une d'entre elles est mobile. On la déplace à vélo pour permettre aux abeilles de butiner dans les parcs et jardins.

UNE RUCHE, OÙ ET À QUEL PRIX ?

Vous souhaitez installer un rucher chez vous ou sur le terrain de votre entreprise ? En Région bruxelloise, un maximum de trois ruches par habitant est autorisé. Au-delà, un permis d'environnement doit être demandé auprès de l'administration communale où se situe le rucher (125 euros, validité 15 ans). Les ruches doivent être placées à plus de 20m de distance d'une habitation ou d'une voie publique (10 m si un obstacle plein d'au moins 2 m de hauteur sépare le rucher du voisin ou de la rue). « Apiculture naturelle » propose un système de parrainage pour les entreprises, dans un but de pollinisation (sans production de miel garantie). Prix par ruche pour l'installation et la maintenance, sur base d'un contrat triennal : 2.500 euros par an sur le site de l'entreprise ; 1.500 euros si la ruche est chez un apiculteur du réseau RMAP ; à partir de 500 euros pour installer un hôtel à insectes. Des actions de sensibilisation du personnel sont également prévues dans le contrat. Les personnes ayant suivi la formation et les ateliers peuvent commander des ruches Warré en mélèze pour 160 euros.

LES PRODUITS DE L'ABEILLE

Nombreux sont les bienfaits dispensés par nos abeilles mellifères. Organisées en colonies, environ 50.000 ouvrières se partagent la ruche, cohabitant avec 3.000 mâles et une reine. Productrices de miel, qu'elles stockent en vue de passer l'hiver, ces abeilles ouvrières génèrent également, selon leur stade de vie, le venin, la gelée royale (leur « lait maternel ») et la cire (pour construire les alvéoles qui abriteront le miel). En butinant, elles récoltent nectar, pollen et propolis (ce dernier servant à embaumer les ennemis qui s'introduiraient dans la ruche !). La reine pond jusqu'à 2.000 œufs par jour et les mâles servent uniquement à la reproduction.

qui s'en inquiètent, Xavier Rennotte affirme que l'abeille mellifère s'adapte partout : « C'est ce qui fait la force de la colonie. » Il y a cependant des choses à ne pas faire comme orienter la planche d'envol de la ruche vers son voisin ! Entre ville ou campagne, il n'existe pas de solution idéale, tout dépend des endroits précis : « Si vous placez des ruches au beau milieu de la Gaume, il y a peu de risques de pollution. Par contre, certains ruchers placés en pleine montagne souffrent des traitements infligés aux cheptels » explique-t-il, qui s'avèrent tout aussi néfastes que les pesticides déversés sur les champs. Il est tout de même avéré que le miel est plus riche en fleurs en ville au niveau gustatif, déclare Xavier Rennotte.

Quant au risque d'essaimage, qui inquiète souvent les apiculteurs, ce n'est en réalité pas un souci car c'est la preuve de la bonne santé de la colonie, qui se fabrique une autre reine tandis que l'ancienne migrera avec la moitié des abeilles, devenues trop nombreuses pour une seule ruche. Les abeilles forment alors une grappe sur un arbre ou un buisson, généralement à moins de cent mètres de la ruche initiale. Elles vont ensuite envoyer des éclaireuses pour trouver un nouveau logement. Comme les arbres creux et les espaces naturels se font rares, elles prendront souvent place dans un volet ou un mur creux – ce qu'elles trouveront de mieux pour tenter de survivre. À moins qu'un apiculteur ne vienne capturer l'essaïm pour l'enrucher, on ne tentera pas de les déloger ensuite : « Même si un essaimage se produit en ville, ce n'est pas dramatique » assure Christophe Dutrannois, défenseur d'une apiculture dite « naturelle »

et qui conte l'anecdote d'un essaim parti s'installer... dans la tour de la maison communale de Woluwe-Saint-Lambert ! Il y est toujours, bien à l'abri des murs...

Quel avenir pour les abeilles ?

Est-il possible de protéger les abeilles, chacun à notre échelle ? Il existe trois menaces contre lesquelles nous pouvons bel et bien agir. La première est la raréfaction de l'habitat des abeilles sauvages, qui nichent généralement dans le sol, les tiges des plantes ou les cavités naturelles (troncs, murs). Chacun peut donc favoriser leur habitat en conservant ou aménageant un petit tas de bois mort, de tiges de roseaux ou de bambous, de bûches ou de pierres chez lui, ou encore en installant un hôtel à insectes – à condition de se renseigner et de ne pas l'acheter au hasard, ceux vendus dans le commerce n'étant pas toujours bien pensés et, le cas échéant, parfaitement inefficaces. Deuxième menace, la quantité insuffisante de nourriture disponible : promouvoir les plantes mellifères (légumineuses, acacia, noisetier, aulne, bourrache, lavande, buis, et même les pissenlits !) est, là aussi, un moyen facile de les aider. Enfin, le dernier grand danger est celui des pesticides. S'il n'est pas évident de combattre ce défi environnemental, il est toutefois possible d'œuvrer à petite échelle en acceptant de ne pas en utiliser chez soi. « Il existe une ordonnance contre les pesticides en Région bruxelloise. Les 2.000 hectares d'espaces verts gérés par l'IBGE le sont ainsi sans aucun produit chimique », déclare Jérôme Durieux. Si tout le monde suit cet exemple, ce sera



**INFOS
PRATIQUES**

**Fédération Apicole
Belge (FAB-BBF)**

La Fédération Apicole Belge est l'organe qui regroupe toutes les associations wallonnes et deux associations du nord du pays (le PAVI et le VNIF).

**CARI – Centre
Apicole de
Recherche
et d'Information**

Le CARI est un centre apicole dont l'objectif est de promouvoir et de développer l'apiculture au travers de l'information et de recherches appliquées. Au service de tous les apiculteurs, il regroupe cependant des personnes à la recherche d'une information plus développée et/ou de services spécifiques à un tarif préférentiel.
Site : cari.be.

Mellifica ASBL

Mellifica regroupe les apiculteurs qui élèvent l'abeille noire et leur propose les outils et services nécessaires à leur passion. Fondée par un petit groupe d'apiculteurs passionnés du Pays de Chimay (Belgique), l'association regroupe aujourd'hui près de 250 apiculteurs belges mais aussi français, allemands et hollandais.
Site : mellifica.be.

**Société Royale
d'Apiculture de
Bruxelles et ses
Environs ASBL
(SRABE)**

Héritière d'une longue tradition artisanale dans la ville, la société s'adapte aux nouvelles conditions de vie des abeilles et des apiculteurs. L'association organise une formation en 2 ans, avec le soutien de la Commission communautaire française et du Musée des Sciences Naturelles. Elle organise aussi des conférences spécialisées, des voyages apicoles et divers services aux membres. Elle va dans les écoles de la ville pour présenter des exposés illustrés avec une ruche vitrée vivante. La SRABE est membre de la FAB (Fédération Apicole Belge) et du Comité d'Accompagnement qui est en charge du « programme miel » pour la Commission européenne.
Site : api-bxl.be.

un énorme service rendu aux abeilles mais aussi à toute la faune locale (insectes, oiseaux, hérissons). Outre ces menaces environnementales, d'autres facteurs ont un impact sur les abeilles.

Ainsi, la question des pratiques apicoles fait débat, il y a un gros travail de réflexion à effectuer dans ce secteur : « La gestion des ruchers pose aussi parfois problème » explique Myriam Lefebvre, « et les abeilles demandent plus de soins et d'interventions de la part de l'apiculteur aujourd'hui qu'il y a dix ans. » Ainsi, il devient nécessaire de les protéger du froid au début de l'automne. Pour Xavier Rennotte, n'importe quelle boîte peut faire office de ruche, tandis que pour Christophe Dutrannois, il faut repenser l'habitat de l'abeille au sein même des pratiques apicoles : « Il n'y a pas que la pollution qui tue les abeilles, il y a aussi la façon dont on les traite, comme par exemple l'habitat qu'on leur propose. Les ruches Dadant, ruches à cadres les plus utilisées, posent des problèmes de chaleur pour l'hivernage et ne permettent plus aux abeilles de produire leur cire. » Une fois encore, tout dépend du but de l'apiculture : s'agit-il de produire du miel de façon intensive (souvent au détriment des abeilles) ou extensive ? « Personne en Belgique ne peut affirmer qu'il ne vit que de son miel, c'est impossible vu le climat ! » rappelle Xavier Rennotte : « Ce serait comme mettre mille vaches sur un hectare de prairie namuroise, ça n'aurait aucun sens ! Il n'y a pas assez de fleurs chez nous, tout simplement... Ceux qui déclarent cela important en fait du miel chinois sans oser le reconnaître. Il y a beaucoup de pratiques frauduleuses dans le milieu. » ■